

jusque dans les hameaux les plus paisibles. Je suis fort curieux de savoir ce que disent de la situation nouvelle mon brave ami M. Bonsens et ses excellents voisins. J'espère que le lecteur éprouvera le même désir.

Pourtant avant d'entrer en matière et de communiquer au public les nouveaux entretiens de mon héros, je crois devoir le faire connaître aux lecteurs nouveaux qui ne sauraient sans cela comprendre la portée de ses pensées ou n'excuseraient pas suffisamment la naïve rudesse de ses paroles. Je pense qu'il suffira pour cela de reproduire ici l'introduction à la première série des Veillées :

Je demeure à la campagne, beaucoup par goût et plus encore par économie. J'ai pu voir un brave homme que je n'ai pu connaître et apprécier que récemment, et seulement après une assez longue fréquentation, préjugé que je fus pendant longtemps par les rapports des autres habitants du village, qui, lorsque je faisais quelques questions à son sujet, me le représentaient bien, en somme, comme un bon citoyen, mais en ajoutant toujours, par forme de correctif, que le bonhomme était un peu *toqué*; attendu qu'il ne pensait pas comme tout le monde sur les sujets ordinaires; qu'il avait, en politique des idées à lui; qu'il n'était décidément d'aucun parti, et critiquait assez vertement la conduite des hommes publics, quelle que fût leur couleur.

Je fis facilement sa connaissance; car, *« que faire en un village, à moins que l'on n'y cause, »* et mon voisin est un grand causeur. Dès qu'il rencontre des questionneurs, des interlocuteurs, des auditeurs, il exprime, sans gêne ses vues sur tout ce qui se passe, et ses appréciations ont une originale franchise, une justesse qui dénotent souvent des connaissances qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un homme de sa position; une indépendance d'esprit très rare chez toutes les classes, et un intérêt pour les affaires du monde qui ne se trouve que chez les personnes dont l'attention n'est pas uniquement absorbée par les soucis privés de la vie.

Mon voisin est aujourd'hui simple cultivateur; mais il ne compte pas uniquement sur les produits de sa terre pour satisfaire à ses modestes besoins.

Il s'est fait, durant une vie laborieuse, un petit avoir qui lui donne une douce et tranquille aisance que d'autres, moins sages; regarderaient comme de la misère. Il fut jadis voyageur pour la compagnie du nord-ouest, un peu trappeur dans les prairies pour lui-même; puis navigateur sur le St. Laurent et ses tributaires.

Il est encore propriétaire associé d'un bateau; ce qui lui permet de faire, sans dépenses quand la terre commence à lui brûler les pieds, comme il dit, de petits voyages soit aux Etats-Unis par

la rivière Richelieu, le lac et le canal Champlain; soit à Québec, ou même dans le Haut Canada. Ces occupations diverses ont tour à tour un peu déteint sur lui, et lui ont sans doute imprimé ce cachet d'indépendance et d'originalité qui m'intéresse surtout.

Mon voisin reçoit plusieurs journaux. Sous prétexte de les aller entendre lire et d'apprendre les nouvelles, un certain nombre des habitants de la paroisse viennent presque chaque soir chez lui se chauffer, fumer, faire par fois une partie de cartes. C'est dans la cour qui s'étend devant la maison que, le dimanche, la plupart de ceux qui viennent à lui, messes à part, à mettre leur voiture; mon voisin n'est pas cliché d'un bouchon de foin au service de ceux qui restent pour les vêpres, et plusieurs même de ses amis acceptent son invitation ordinaire *« d'une assiette de soupe sans cérémonie. »*

Attiré peu à peu par le charme rustique des veillées de mon voisin, je me suis surpris à les fréquenter souvent, et j'ai pu m'apercevoir que ceux mêmes qui semblaient toujours prêts à faire bon marché de sa haute raison, étaient les plus empressés à venir jouir de son hospitalité quotidienne; mais je dois, en toute justice, avouer, aussi que les habitués y étaient entraînés sans s'en douter, plutôt par l'attrait des entretiens ingénus de leur hôte que par toute autre chose.

Au physique, mon voisin ressemble à tous ces hommes qui ont passé la plus grande partie de leur existence au grand air et à de rudes travaux. Il doit avoir passé la soixantaine. Je ne saurais dire au juste son âge. Il pourrait avoir cinquante ou quatre-vingts ans. Je le lui ai demandé un jour; mais il me répondit, en riant, qu'en fait d'âge il ne s'occupait que de celui de ses chevaux. Il est encore alerte et vigoureux, et s'il vous donne la main, la pression est en raison directe de l'amitié qu'il a pour vous. Dans les premiers temps de notre connaissance, je lui tendais la main sans crainte; aujourd'hui je ne le fais qu'avec appréhension car depuis quelque temps je ne la retire qu'à demi broyée!

Il possède cette jeunesse qui en vaut bien une autre, et fait oublier à tout le monde et probablement à lui-même aussi, les années qu'il peut avoir; il est gai, d'humeur égale, toujours prêt à rendre service, à donner une corvée, pour relever une grange abattue, une maison incendiée, une charrette embourbée, réparer un chemin même avant de savoir si la loi de voirie l'y oblige.

Mon voisin ne s'est jamais activement mêlé d'élections; il n'a jamais trouvé de candidat qu'il approuvât ou blâmât complètement, ce qui explique pourquoi il n'est ni juge, de paix ni officier de milice; cela n'empêche pas qu'on l'appelle toujours *capitaine*, titre pacifiquement nautique, je pense, plutôt que martiallement militaire, et qui probablement lui est resté du gouvernement d'un bateau ou d'un canot. Il est ordinairement vêtu de bonne grosse étoffe grise. Lorsqu'il est chez lui il porte encore le tablier de cuir et la tuque bleue; mais quand il voyage ou se rend seulement à la ville, il endosse un vêtement de drap fin qui n'est en retard de la mode que de quelque deux ou trois